Ami du Clergé du 13 mars 1947

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Petits prônes sur les Commandements. — VI. *1er Commandement de Dieu :* Moyens d'atteindre l'amour de Dieu, 129.

Pour une retraite pascale d'hommes. — *Trois instructions :* I. Le fait de notre responsabilité, 130 ; — II. Revue de nos valeurs naturelles, 131 ; — III. Revue de nos valeurs surnaturelles, 132.

Fête de Saint Joseph. — II. S. Joseph et la peine des hommes, 134.

Causeries liturgiques. — VI. Le temps du Carême, 135.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — IX. L'Eglise de Jérusalem persécutée, 135 ;

En lisant. — Puissance de la sainteté, 136.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

1er commandement de Dieu

VI

MOYENS D'ATTEINDRE L'AMOUR DE DIEU

Mes frères,

Que Dieu exige de nous l'adoration commandée par sa perfection absolue et sa souveraine autorité, on le comprend sans peine ; mais qu'il daigne nous demander de l'aimer, c'est ce que nous n'aurions jamais osé concevoir, tellement la distance le séparant de nous semblerait nous interdire cette hardiesse. Toutefois, nous n'en pouvons douter, Dieu veut être aimé de l'homme : « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. »

Cet amour par quels moyens l'atteindrons-nous ? Par nos efforts personnels appuyés sur la grâce divine. Ils se traduisent par l'application à Dieu de toutes nos activités : de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté.

I. — *Activité de notre esprit*

L'amour de Dieu est une amitié entre Dieu et l'homme produisant en eux l'union la plus intime, la plus parfaite qu'on puisse imaginer. Se peut-il rien de plus excellent, de plus divin ? Alors, pourquoi tant de personnes n'aiment-elles pas Dieu ? Parce qu'elles ne le connaissent pas ? Pourquoi ne le connaissent-elles pas ? Parce qu'elles ne s'instruisent pas à son sujet. Voyez ; de nos jours on s'informe de tout avec une avidité sans pareille ; on est plus curieux que jamais de tout examiner, de tout approfondir ; tout, hélas ! excepté Dieu. On explore les entrailles de la terre ; on analyse les astres et leurs éléments ; on s'acharne à découvrir à fond les secrets de la nature ; on est parvenu à désintégrer la matière ; on aboutit à des inventions de plus en plus merveilleuses... Où l'intelligence et l'œil de l'homme n'ont-ils pas pénétré ?

Mais Dieu, Créateur et Souverain Maître de tout ce qui est, qui s'en informe ? Qui l'étudie ? Qui le regarde ? Beaucoup ne connaissent Dieu que pour le méconnaître, ne le regardant que pour le mépriser. Vous-mêmes, que faites-vous à l'égard de Dieu ? Vous, parents, qui plaignez vos enfants du temps passé à l'étude du catéchisme ? La plus grande lacune de notre vie de chrétiens et de chrétiennes n'est-elle pas de délaisser la connaissance pratique de Dieu et de ses rapports avec nous tels que la foi nous les manifeste ? Notre savoir religieux n'est pas terminé, comme on est trop porté à le croire, quand nous passons de l'enfance à l'adolescence. Et puis nous vivons à une époque où l'indifférence, le doute, la négation assiègent l'âme sous des formes perfides troublant la sécurité de l'intelligence. Aussi, c'est un devoir impérieux pour chacun de nous de s'éclairer sur ce qui concerne Dieu.

Si vous connaissiez Dieu, il vous apparaîtrait dans une belle beauté, avec tant d'amour, qu'il vous serait impossible de ne pas l'aimer. Appliquez-vous donc à le mieux connaître : lisez, autant que vous le pouvez, la Sainte Ecriture, les ouvrages expliquant la doctrine chrétienne ; la vie des saints et des personnages qui se sont illustrés par leur conduite pleine de foi ; les journaux propagateurs d'idées saines et catholiques. Soyez attentifs à la prédication qui est le moyen normal établi par Jésus-Christ. Bienheureux ceux qui ont goûté et conservé la parole de Dieu, car d'elle jaillit la lumière, la révélation d'un amour qui nous jettera dans l'enthousiasme et vous forcera d'aimer Dieu.

II. — *Activité de notre cœur*

A l'exercice de l'esprit il faut joindre l'exercice du cœur : second moyen d'aimer Dieu ; il est aussi nécessaire que le premier. D'ailleurs, si le cœur ne s'intéresse pas aux choses de Dieu, l'intelligence ne s'y intéresse pas davantage. Tout se tient dans l'homme ; chaque faculté agit et réagit sur les autres. Le cœur entraîne l'esprit, et l'esprit à son tour, entraîne le cœur. Et Dieu provoque en nous le premier élan de l'amour. « L'amour étant le moyen universel de notre salut, la bonté divine anime toutes les âmes et encourage tous les cœurs à son amour, sans qu'homme quelconque soit caché à sa chaleur » (S. François de Sales, *Amour de Dieu,* l. I, c. VIII). Et comment le cœur s'exercera-t-il ? Le cœur dirigera l'esprit vers ce qui, en Dieu, sera capable de l'émouvoir. Ainsi le chrétien découvrira la Providence divine, partout et toujours attentionnée à nos moindres besoins ; la miséricorde divine penchée sur nous pour nous secourir et nous sauver ; dans les épreuves, les souffrances il décèlera une étonnante industrie de la tendresse divine ; en d'autres termes, il discernera aisément que Dieu choisit parfois, bien qu'à regret, de nous faire souffrir pour nous ramener à lui plus tôt que de nous laisser nous damner en jouissant de la vie présente. Et, en même temps qu'il agira sur l'intelligence, notre cœur produira de plus en plus des actes d'amour. C'est en aimant qu'on apprend à aimer. Tout acte d'amour que vous ferez vous disposera à en faire de nouveaux. Faites donc souvent, très souvent, des actes d'amour. Dites comme S. Pierre : « Seigneur, vous savez que je vous aime » (Jn., XXI, 15-16). Dites-le lui dans vos tentations, dans vos difficultés, dans vos joies, dans la maladie, dans la santé. Dites-le lui à propos de tout, par le seul besoin de lui affirmer votre amour et de sentir votre cœur plus près du sien.

III. — *Activité de notre volonté*

Néanmoins, la volonté doit inévitablement, elle aussi, intervenir car elle tient l'esprit dans sa dépen-

dance, et le cœur ne serait rien sans elle. Saül poursuivait David ; celui-ci caché dans une caverne aurait pu un jour facilement tuer le roi. Il l'épargna. Saül fut tellement touché de ce témoignage de magnanimité de David qu'il le louangea, se mit à pleurer de joie et à prier Dieu pour lui. Cependant, Saül continua de poursuivre David aussi cruellement qu'auparavant. Il avait ressenti pour lui de l'admiration, mais il ne l'aimait pas. Ainsi l'amour n'est pas un simple sentiment ; avant tout, il est un acte libre procédant de notre volonté : Celui-là aime Dieu qui veut l'aimer. Le véritable amour n'est pas dans l'émotion, ni dans la sensibilité, il est dans la volonté : « L'amour est un comme un soleil en toute l'âme pour l'embellir de ses rayons... mais en la volonté, comme en son siège, pour y résider et lui faire chérir et aimer Dieu en toutes choses » (S. François de Sales, *Amour de Dieu,* l. II, c. XXII).

De quelle manière la volonté nous fera-t-elle acquérir l'amour ? Elle nous dira : « Pense à Dieu ; aime Dieu. » Elle nous obligera à nous attacher à Dieu. Elle-même voudra tout pour l'amour de Dieu. Car, vous le devinez sans peine, le plus grand obstacle à l'amour est dans cette répugnance de la volonté de se soumettre à Dieu ; sa rébellion provoque celle de l'esprit et le désordre du cœur. Donc le grand moyen d'aimer est de se plier aux volontés divines. C'est pourquoi faites de la volonté de Dieu la règle constante de vos mœurs. Que votre travail, vos devoirs d'état et de société, vos repos et votre sommeil, vos loisirs et vos plaisirs soient conformes au bon plaisir de Dieu. Que sa gloire et ses intérêts soient le but premier et dernier de toutes vos pensées, de toutes vos paroles et de toutes vos actions...

* *

Cependant, livrés à vos propres forces, vous ne pouvez pas pratiquer l'amour de Dieu, tel qu'il est requis pour le salut. Il faut que la grâce de Dieu nous vienne en aide ; nous pouvons la trouver dans la prière et les sacrements.

« L'heure la plus belle de notre vie est celle où nous avons le plus aimé Dieu. » Aimer Dieu ne consiste pas à faire des choses extraordinaires, mais à accomplir avec beaucoup d'amour les actions ordinaires. Aimez Dieu pendant les belles années de votre jeunesse ; aimez-le plus tard exposés aux tristes réalités de la vie ; aimez-le jusqu'à la mort. Puisse votre dernier soupir être le plus beau refrain de ce cantique de l'amour, tel que l'exprimait Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus : « Voilà mon ciel, voilà ma destinée : VIVRE D'AMOUR... » Ainsi soit-il.

RETRAITE PASCALE D'HOMMES

I

LE FAIT DE NOTRE RESPONSABILITÉ

Messieurs,

Si après une journée de labeur vous venez prendre part à ce triduum, ce n'est pas que vous ayez tous à passer de l'abstentionnisme à la pratique religieuse. Grâce à Dieu, beaucoup d'entre vous sont des pratiquants et jusqu'à la Table sainte. Vous êtes ici parce que conscients du grand acte qu'est le devoir pascal, vous voulez, pour vous y préparer rendre votre âme plus harmonique à celle de l'Homme-Dieu. — Afin de réaliser ce pieux dessein, je vous invite à vous mettre en présence de vos responsabilités d'hommes et de chrétiens. Les unes et les autres se confondent ; il ne vous est pas loisible de vous dédoubler. En Jésus-Christ tous ses actes, même simplement humains, avaient une valeur infinie par suite de l'union de ses deux natures ; de même la grâce du baptême affecte tous nos actes et les doit tous marquer. « Il nous faut en toutes choses, dit S. Paul, agir en fils de Dieu, en enfants de lumière. » — Ce soir, nous établirons le fait de notre responsabilité. Nous le tirerons d'une page de l'Evangile.

I

Un homme riche, y lisons-nous, avant de faire un long voyage, remit à l'un de ses serviteurs cinq talents, à un second deux, à un troisième un seul, selon leurs capacités ou aptitudes respectives, avec ce mandat impératif : « Faites fructifier cette valeur jusqu'à mon retour. » Et il partit, sans doute pour leur laisser le champ libre. Quand il revint longtemps après, il leur demanda compte du dépôt qu'il leur avait confié.

Remarquons comment Notre-Seigneur confondait à l'avance certains de nos modernes doctrinaires. D'abord, l'égalité absolue, ce faux dogme, ce rêve insensé qui nous est venu du Rationalisme, y est montrée aussi peu réelle dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. Puis, nous trouvons affirmés les rapports — et non pas l'antagonisme — du capital et du travail, ces deux sources principales de la richesse. Loin de se combattre, ils doivent se rendre un mutuel service. — Mais nous avons mieux à faire que de nous livrer à des considérations philosophiques et économiques.

Créés par Dieu, nous sommes ses serviteurs, pas bénévoles, mais nés, et obligés, indépendamment de notre volonté ; nous le sommes de droit. A ce premier titre, nous devenons comptables envers lui de notre temps, de notre activité : nous nous devons à son service.

De plus, il n'est rien en nous que nous n'ayons reçu de lui. En nous accordant ses dons, de quelque nature qu'ils soient, il ne s'en dépossède pas, il en garde la propriété ; nous n'en sommes que les gérants. A ce second titre, nous n'avons le droit de les employer qu'aux fins et selon les conditions posées par lui. Nous devrons donc répondre un jour de l'usage que nous en aurons fait, nous en sommes *responsables.* — La responsabilité est un des attributs de notre nature venant à la fois de notre intelligence, de notre volonté libre, de notre dépendance vis-à-vis de Dieu. Il n'est pas d'argument qui établisse d'une manière plus probante l'existence et la survivance de l'âme et qui renverse plus radicalement les théories du matérialisme. « Derrière la dette, a dit Paul Bourget, il faut un créancier » ; derrière le répondant, il faut bien quelqu'un qui interroge et reçoive la réponse. Cette prérogative, qui nous classe au-dessus de tous les êtres qui nous entourent, suppose que nous avons reçu ou nous sommes vu imposer de plus haut que nous, une fonction, un rôle, avec les moyens indispensables pour nous en acquitter, et avec l'obligation de rendre compte de la manière dont nous l'aurons remplie. La responsabilité implique un acte de *confiance* de la part du supérieur, et, en retour, de la part du mandataire, le *devoir strict de justifier cette confiance* sous peine d'être un inutile ou un indigne.

II

L'Evangile est la charte de notre responsabilité.

Revenons à notre parabole. — Les deux premiers serviteurs ont rapporté l'un dix, l'autre quatre talents. Du simple au double. Nous entendons le maître exprimer sa satisfaction : « C'est bien, fidèles serviteurs. Vous serez récompensés. » On attendait cela de lui, bien que ce ne fut pas convenu. — Déconfit, honteux, le troisième cherche une explication qui pourrait être une excuse : « Maître dur, qui voulez la récolte sans semailles,... je n'ai pas osé,... j'ai eu peur. Voici votre talent, je l'avais enfoui en terre. » Mais alors éclate, terrible, la colère du Maître : « Mauvais serviteur, tu savais mes exigences, et tu n'as rien tenté. Le châtiment t'attend. »

De prime abord, pareille dureté étonne. Mauvais, en quoi l'est-il ? Il n'a ni perdu, ni gaspillé le dépôt qu'il avait reçu. Il le rapporte intégralement. N'est-ce pas tout ce que l'on demande à un dépositaire ? Ici, le dommage n'est qu'un manque à gagner. Mais, c'est précisément ce que condamne le maître. « L'oisiveté, la négligence, l'égoïsme, n'est pas qu'une déficience de l'ordre, c'est un renversement. » Le Maître divin ne veut pas que d'un travail de fossoyeur, il n'accepte pas qu'on le prive du revenu de ses biens. Ses dons ne sont pas un trésor de bas de laine, ce sont des valeurs qui doivent être exploitées à son profit.

Dans plus d'une page de l'Evangile on retrouve la même leçon. Rappelez-vous la parabole des ouvriers de la vigne : « *Ite ad vineam meam*, allez à ma vigne » ; c'est un ordre qu'il donne. Rappelez-vous aussi celle du figuier stérile : « *Ut quid terram occupat ;* que fait-il en terre ? » point de parasites. Partout s'affirme cette loi : que la vie humaine, que la foi chrétienne, que la grâce divine sont des richesses qu'il faut faire fructifier de toutes ses forces pour Dieu et pour soi. Dieu ne donne pas également à tous. Chacun ne sera tenu à rendre compte que dans la proportion de ce qu'il aura reçu. Mais personne n'est dispensé d'être actif, nul n'est exempt de responsabilité.

Qu'on ne vienne donc pas excuser le catholicisme d'étouffer notre initiative, d'assoupir nos énergies, d'amoindrir notre personnalité. Qui, plus que l'Evangile, a donné à l'homme conscience de sa dignité, même simplement naturelle ? Qui l'incite plus fortement à aller toujours de l'avant, à réaliser de nouveaux progrès ? qui lui impose une plus grave obligation de porter jusqu'aux dernières limites du possible sa richesse d'homme et de chrétien ? qui lui propose un plus noble but à poursuivre ? Volontiers on lui verrait adopter comme devise le mot de Charles-Quint emprunté d'ailleurs à S. Paul : « Toujours plus outre. »

L'être qui vit dans l'inaction, dans la peur de l'effort, dans les ornières de la routine n'est pas un vrai chrétien. Ne l'est pas non plus celui qui ne voit dans la religion qu'une sorte de société d'assurance à laquelle il lui suffit de verser son écot de quelques pratiques religieuses pour attendre le bonheur de l'au-delà. — Le vrai chrétien, c'est celui qui, par sa parole et par ses actes, sait répondre à la grande question : Qu'est-ce que la vie ? — La vie, c'est la valeur prodigieuse que Dieu m'a confiée, pour que, comprenant son prix inestimable, je me dépense sans arrêt à l'augmenter encore, jusqu'au jour où elle me sera redemandée.

* *

Dans son premier sermon prêché devant Louis XIV, Bossuet rappelait au roi et à toute la cour cette grave réflexion : « Dieu fait un journal de notre vie ; sa main divine écrit ce que nous aurons fait et ce que nous avons manqué de faire ; c'est cette histoire qui nous sera un jour représentée et sera représentée à tout l'univers. » — Que chacun de nous, Messieurs, soit ce chrétien dont Dieu n'ait à écrire que le bien accompli par lui. Un prince de l'antiquité, vassal de Rome, soucieux de ne pas manquer à ses obligations, portait habituellement, dit-on, à son cou une petite boule d'or avec ces mots gravés : « Souviens-toi que tu appartiens à César. » Portez dans votre cœur cette consigne : « Souviens-toi que tu es au Christ et, par lui, à Dieu », afin de mériter de vous entendre appeler un jour par le Souverain Maître du nom béatifiant de « bon et fidèle serviteur ». Ainsi soit-il.

II

REVUE DE NOS VALEURS NATURELLES

Messieurs,

De par notre création, nous sommes comptables envers Dieu des biens qu'il nous a départis et dont il attend de nous, pourrait-on dire, ce revenu qui s'appelle sa gloire. C'est là notre responsabilité d'homme et de chrétien qui a fait le sujet de notre entretien d'hier. — Aujourd'hui et demain, nous ferons l'inventaire très rapide des valeurs que nous avons reçues en dépôt et partant, de ce dont nous sommes responsables. Où que nous portions nos regards, nous découvrons une richesse que nous avons le devoir d'exploiter. — Nos richesses sont d'ordre naturel et d'ordre surnaturel. — Passons en revue les premières. Dans le domaine naturel, nous distinguons les biens matériels qui se rapportent au corps, et les biens spirituels qui se rapportent à l'âme.

I

1. *Le corps* constitue déjà une valeur appréciable, sans laquelle les autres ne sont même pas possibles. Poussière en son origine, poussière en son terme, il ne mérite ni l'adoration ni le dédain. Le flatter, c'est faire d'un serviteur fraternel un tyran ; le traiter avec rigueur, c'est l'exposer à nous refuser ses services. Entre ces deux excès, l'Eglise nous enseigne le juste milieu. Elle associe dans une même sollicitude les deux éléments de notre être. Mais elle professe que les restrictions mises aux exigences du corps assurent et favorisent en nous la primauté du spirituel. — Vis-à-vis de cette discipline des sens, quelle est notre attitude? Avons-nous tenu en respect le serviteur ? Ne lui avons-nous pas permis d'usurper les droits de l'âme ? Ne nous en faisons-nous pas les esclaves ? Ne nous soumettons-nous pas facilement à ses tyrannies ?

2. *Le temps.* Nous avons dans le temps une seconde richesse. C'est de l'argent, dit-on couramment. C'est bien plus que cela : c'est de l'éternité en puissance, du potentiel d'infini. Cette succession d'instants peut et doit, dans les desseins de Dieu, nous assurer le capital incomparable et inaliénable du ciel. Mais il faut pour cela qu'il soit vraiment fécond, et il ne l'est pas s'il n'est composé de ce que l'Ecriture appelle « des jours pleins », c'est-à-dire remplis de ce que Dieu seul veut y trouver : l'esprit de prière, le travail selon la condition de chacun, une juste détente, la droiture d'intention, l'état de grâce. Là est la vraie utilisation chrétienne de la vie. N'est-il pas

vrai que l'on mésuse beaucoup trop souvent du temps, avec l'insouciance du fils de famille qui sait que le banquier paternel ne s'arrêtera pas de pourvoir à ses prodigalités ? Mais que servira-t-il d'apporter à Dieu, au réglement de compte, des titres tombés à zéro, des non-valeurs, je veux dire des futilités, des riens, des plaisirs, des sports, des affaires, des œuvres vaines, sinon même des œuvres coupables ?

3. *L'argent*, lui encore, est une valeur. Celle-ci n'est n'est pas aussi nôtre que nous sommes portés à le croire. Elle est grevée de responsabilités : responsabilité de son acquisition, responsabilité de son emploi. En un temps où il est le dieu et le roi du monde, il est difficile de modérer cette soif que Virgile déjà qualifiait de « sacrée », et contre laquelle Jésus a prononcé l'anathème. Il n'est pas plus dans l'ordre divin de thésauriser sans fin ou par tous les moyens, que de faire servir l'argent uniquement au luxe, au confort, aux divertissements, à la satisfaction de besoins toujours accrus, tandis que la grande pitié subsiste en la demeure des pauvres, aux écoles chrétiennes, aux missions, aux œuvres catholiques. — Qu'avons-nous fait de cette valeur ? Comment en avons-nous usé ?

Voilà pour ce qui est du sensible, de l'extérieur. Et l'enquête que nous venons de faire ne touche que ce point. D'autres trésors nous sont confiés, autrement importants. Ce sont ceux qui se rapportent à l'âme.

II

Dans cet ordre *l'intelligence* apparaît au premier rang. Dieu a projeté sur nous un rayon de sa lumière infinie. Ce rayon, c'est notre raison. Faite pour la vérité, cette faculté ne trouve qu'en elle son but, son élément, sa joie, sa vie. Destinée à éclairer les pas de l'homme sur le chemin de l'existence, elle doit donc garder ce flambeau, le préserver, l'alimenter. « L'esprit est une noblesse, plus que cela une aristocratie, un pouvoir dont on est le détenteur injuste, quand on ne l'emploie pas au service de la vérité, de la justice et du bien. » Eh bien ! Messieurs, cette faculté, comment la cultivons-nous ? Quelle alimentation lui donnons-nous ? Nous la nourrissons; mais de quelle presse ? de quelles œuvres littéraires, philosophiques, historiques ? Nous défendons-nous de l'erreur, qui est à la racine de tous les maux ?

Il y a, le samedi saint, une cérémonie particulièrement symbolique. Après la bénédiction à la porte de l'église, du feu nouveau, le diacre s'avance dans la nef vers le sanctuaire, et allumant à trois reprises les branches d'un cierge triangulaire, il chante : *Lumen Christi*, puis fait la génuflexion à laquelle le chœur s'associe en disant : *Deo gratias*. Vous l'avez compris, la vraie lumière du monde dans tous les ordres, la voilà : elle est dans le Christ ; à le suivre, et lui seul ou qui parle en son nom, on ne s'égare pas ; en dehors de lui, on risque de se tromper ou d'être trompé. C'est donc de l'Evangile que doivent s'éclairer toutes les intelligences, sous peine d'erreur.

2. Autre richesse, autre chef de responsabilité, *le cœur*. Le cœur, considéré non pas comme une faculté émotive, mais comme une source d'aspiration à notre fin suprême, comme siège de véritable charité, comme puissance de noble enthousiasme. S. Jean semble en avoir déterminé le prix, en donnant de Dieu la définition la plus brève et la plus pleine : « Dieu est l'Amour ». Or, qu'aimons-nous ? A qui, à quoi vont nos affections ? Aimons-nous pour Dieu ou pour nous ? Aimons-nous tout ce que Dieu aime : l'Eglise, la patrie, la famille, les humbles, les pauvres ?

3. Intelligence et cœur ont besoin d'une autre richesse qui les mette en valeur, à savoir *la volonté*, force à la fois modératrice et stimulante qui traduit en acte ce qu'on n'avait fait qu'entrevoir et aimer. Libre qu'elle est, elle montre le respect de Dieu pour la dignité humaine. Point de contrainte, mais des invitations affectueuses, des ordres pressants. Dieu nous confie le gouvernail : à nous de le diriger dans le sens indiqué ou prescrit par lui. — Entre nos mains quel est le sort de ce talent ? Gouverne-t-il et gouverne-t-il bien ? Où nous mène-t-il ? « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ». Si nous avons horreur de la difficulté, de l'effort, de la lutte, du sacrifice, pouvons-nous nous compter parmi les vivants ?

4. Enfin il est dans l'ordre spirituel une dernière valeur, la plus précieuse peut-être, *la conscience*, ce régulateur de toute notre vie, qui remplit en nous l'office de témoin, le rôle de législateur, la fonction de juge et de justicier. — Elle est la faculté la plus délicate dont Dieu nous ait doués. La place qu'elle occupe dans notre structure humaine nous crée les plus grave obligation. Nous avons le devoir de lui conserver tout son pouvoir éclairant et conducteur, en la tenant toujours en communication avec son principe qui est la morale évangélique. Tant qu'elle s'inspire de ce code divin, elle est un guide sûr ; dès qu'elle s'en éloigne pour s'adapter à une morale mondaine ou utilitaire, elle perd de sa précision, de son autorité, ses avertissements deviennent douteux ou suspects. — Mais elle ne parle que pour être écoutée ; elle ne montre le chemin que pour le voir suivre. Elle commande et s'impose sans contraindre ; comme Dieu, elle respecte la liberté. Toutefois, si l'on se montre trop souvent indocile à sa voix, si on la couvre des clameurs de l'intérêt, de la passion, de l'égoïsme ou de la lâcheté, elle en arrive à garder le silence, à ne plus parler que faiblement, à n'être plus entendue. De précieux auxiliaire elle devient inutile, jusqu'au jour peut-être où, réveillée par les appels de l'au-delà, elle deviendra un terrible accusateur au tribunal du Souverain Juge.

* *

Messieurs, n'attendons pas, pour rendre compte à Dieu de l'emploi que nous aurons fait de nos facultés, même naturelles, n'attendons pas ce jour redoutable : « *Dies illa tremenda* », ni celui qui le précédera immédiatement, le jour de la dernière maladie. Voici le temps du devoir pascal, donc temps propice pour régler nos comptes avec notre divin Maître. Mettons-le à profit. S'il y eut des détournements, des malversations, des négligences il est temps de tout réparer, par notre ferme-propos, par notre esprit de pénitence. Il est temps de redevenir le serviteur loyal et fidèle toujours prêt à « entrer dans la gloire de son Seigneur ». Ainsi soit-il.

III

REVUE DE NOS VALEURS SURNATURELLES

Messieurs,

Nous avons fait hier le tour des responsabilités qui résultent pour nous de la munificence divine à notre égard dans l'ordre naturel : biens matériels : le corps, le temps, l'argent, et richesses de l'âme : puissance de connaître, d'aimer, liberté, conscience. Maintenant

nous devons évaluer nos responsabilités pour tous les dons de l'ordre surnaturel. Vous comprenez leur très haute gravité.

I

Un jour, la vie du ciel est descendue en nous. Quel jour ? Celui de notre baptême dont beaucoup de chrétiens ignorent la date. Et cette ignorance en dit long sur leur négligence à en remercier Dieu, sur leur incompréhension des immenses valeurs qu'ils ont reçues et du compte qu'ils auront à en rendre. Ce jour-là nous sommes devenus *fils de Dieu*, avec toutes les prérogatives que comporte cette glorieuse réalité. Ce jour-là s'imprima sur nous, en nous, un sceau, une effigie désormais ineffaçable : le sceau, l'effigie de Dieu ; par quoi fut marquée la prise de possession de notre âme par Dieu, et se forma entre lui et nous un lien encore plus étroit, plus sacré que celui de notre création. C'est ce jour-là que nous avons été vraiment choisis comme élus, élus en puissance, *genus electum*. Choisis, par conséquent préférés à des millions d'autres qui sont nés et grandissent dans l'erreur ; élus, c'est-à-dire admis dans *l'élite* de l'humanité.

Déjà, de ses mains libérales, Dieu avait déposé dans notre âme le germe des vertus naturelles. Le baptême, en réparant les conséquences principales de notre déchéance originelle, est venu ajouter à ce premier don le germe des vertus surnaturelles. Que l'homme est grand déjà quand il sait exploiter les ressources de son être simplement humain ! Mais que dirons-nous de la grandeur et de la noblesse incomparables du baptisé ? L'homme entre en participation de la vie même de Dieu, il fait partie de la famille divine. — Ainsi divinisés, « déiformés », selon l'expression des Pères de l'Eglise, nous n'avons plus le droit de borner nos regards à l'horizon naturel, de penser, de parler, de vivre sans souci de notre dignité surnaturelle. Notre devoir constant doit être de réaliser nos privilèges divins, de développer chaque jour cette richesse, cette beauté, d'atteindre la mesure marquée au plan divin par une croissance progressive, et ainsi de nous approcher de Dieu en lui ressemblant davantage. « La trace des justes, pareille à une splendide lumière, progresse et croît jusqu'au jour parfait » de l'éternité (Prov., IV, 18). Et n'allez pas croire que cette dénomination de *justes* ne convient qu'à des religieux et à des ministres de Dieu. Elle veut s'appliquer également aux chrétiens de tous rangs, de toutes conditions. Voyez autour de vous, ou dans notre histoire contemporaine, tous ceux qui ont suivi le Christ, ainsi, jusqu'au bout. — A un néophyte qui lui demandait un programme de vie chrétienne, un Père de l'Eglise se contentait de répondre : « Montrez-vous ce que l'on vous nomme, cela suffit. » Et comment vous nomme-t-on ? On vous nomme chrétiens, enfants de Dieu, fils de l'Eglise. C'est donc en divinisés, en disciples du Christ, en catholiques que vous avez à vivre. Est-ce ainsi que vous vivez ? Est-ce ainsi que vous répondez à l'attente de Dieu ?

II

Votre responsabilité ne s'arrête pas là. Il n'y a pas que vous sur la terre. Il y a les autres, tous les autres ; et c'est de tous les autres que, à un certain degré, vous êtes responsables. « Vous êtes la lumière du monde, le sel de la terre. » Le Christ n'a pas dit ces paroles de ses Apôtres seulement, mais de tous les chrétiens. En les expliquant à son peuple, saint Jean Chrysostome lui déclarait : « Ce n'est pas de votre vie personnelle qu'il vous faudra rendre compte, mais de l'univers entier. » « Nous sommes tous prêtres en Jésus-Christ. Dès que nous avons une âme, nous avons un sacerdoce, nous avons charge d'âmes », disait Louis Veuillot. Le moindre chrétien, plus réellement que le vieil Atlas de la fable, porte sur ses épaules le monde entier. *Porter*, c'est-à-dire élever. « Toute âme qui s'élève, élève le monde », aimait à répéter Mme Elisabeth Leseur. Exagération pieuse, pensez-vous ? Non point, mais simple vérité.

Au point de vue surnaturel cette influence est aussi indéniable, et plus profonde encore. Ecoutez S. Paul : « Vous êtes le corps du Christ, vous êtes ses membres, chacun pour sa part... Si un membre souffre tous les membres souffrent avec lui... » (I Cor., XII, 27, 26). Ainsi aucun de nos actes n'est sans répercussion, et nos péchés s'ils blessent notre âme, empêchent aussi la perfection de l'Eglise. Au contraire nos actes de vertu, nos prières et nos sacrifices, profitent à tout le corps. Une semence de vérité, de vertu jetée par nous dans le monde; ce qu'elle deviendra, Dieu seul le sait. Ce que nous savons c'est que, fécondée, développée par la grâce, elle produira des fruits surnaturels, pour une foule d'âmes peut-être. Quel motif puissant de vivre, nous-mêmes, totalement de la vie du Christ !

L'Apôtre continue : « Personne ne vit pour soi seul » (Rom., XIV, 7) ; Dieu, en effet, « a donné à chacun charge de son prochain » (Eccli., XVII, 12). Il n'y a point de place pour l'individualisme égoïste en matière de religion pas plus que dans l'activité sociale. « Un catholique n'a pas le droit de nos jours, de rester indifférent à ce qui se passe », écrivait le cardinal Mercier ; car pour en revenir toujours à S. Paul : « L'amour du Christ nous presse, persuadés... qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux » (II Cor., V, 15). Et qui est le Christ total ? Ne savez-vous pas que c'est l'humanité entière, pour laquelle il est mort? Pour sa rédemption il compte sur notre coopération « pour que nous achevions en nous, par nos efforts et nos sacrifices, ce qui manque à sa Passion ». Il compte sur nous pour nous voir « arriver tous — tous les hommes dans la mesure où ils ne refusent pas sa grâce — à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ » (Eph., IV, 13).

Nous déplorons le vent d'erreur et d'impiété qui souffle sur le monde, l'égoïsme cupide ou jouisseur qui déferle ! Et nous sommes tentés parfois de rester inertes, découragés. Pleurer, gémir seulement, oui ce peut être lâcheté. Mais prier, se sanctifier, et ainsi travailler avec le Christ ! Cela dépend de nous ; et si « confessant la vérité [par notre vie] nous continuons à croître, à tous égards dans la charité, en union avec notre chef, le Christ », soyons assurés que nous ne travaillons pas en vain. Car, il l'a dit : « La victoire sur le monde, elle est à moi » (Jn., XVI, 33).

D'ailleurs, il n'y a rien d'autre à faire pour dégager votre responsabilité de l'état actuel de la société. — Il faut ne vous faire en rien les complices du mal par quelque coopération, même indirecte, aux erreurs ou aux vices de notre temps. Il faut réagir contre l'indifférence pratique et l'atonie qui caractérisent no-

tre génération et qui paralysent les efforts de bonne volonté. — Il faut aider ceux qui par la parole ou par la plume défendent la religion, l'âme de vos enfants, la liberté de l'Eglise. — Il faut rayonner votre christianisme en semant autour de vous, dans le milieu social où vous vivez, les germes de vertus chrétiennes et civiques. — Si, pour répondre aux instances toujours pressantes du Vicaire de Jésus-Christ, vous vous enrôlez dans l'Action catholique, estimez que l'apostolat le plus fécond et le plus efficace auquel le Souverain Pontife vous convie, c'est l'exemple, le christianisme vécu, la grâce animant vos conversations, votre vie. — En face du mensonge, de la fourberie érigés en système : faites preuve en toutes choses de franchise et de droiture. — En face de la vénalité qui convoie toutes les injustices, toutes les bassesses, toutes les corruptions : opposez la plus parfaite équité. — A l'égoïsme qui rend inutiles tant d'efforts, tant d'élans, ferme tant de cœurs : opposez le dévouement et la générosité en tout domaine qui dépend de vous. En tout cela, exercez cette action conquérante ou apaisante de la charité que le Souverain Pontife, à l'exemple de S. Jean, nous recommandait naguère à Notre-Dame de Paris comme la seule vertu maîtresse de notre sainte religion : « Veillez, priez, aimez. » — Et s'il fallait résumer en deux mots ce que l'Eglise attend de vous, je vous dirais avec l'Apôtre : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien » (Rom., XII, 21).

* *

Vous emporterez cette devise, Messieurs, de votre retraite et la faisant passer dans votre vie quotidienne, vous exploiterez les valeurs naturelles et surnaturelles que Dieu vous a confiées, vous pourrez redire avec S. Paul encore, sans forfanterie, mais dans la simplicité de votre foi : « Ce que je suis, c'est par la grâce de Dieu que je le suis... Je vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé, et s'est livré pour moi. » Ainsi soit-il.

FETE DE SAINT JOSEPH

SAINT JOSEPH ET LA PEINE DES HOMMES

Mes frères,

Plus heureux que nos ancêtres des premiers siècles chrétiens — qui ne connaissaient pas la dévotion à S. Joseph — nous avons le bonheur de pouvoir nous confier au père nourricier du Fils de Dieu fait homme ; nous possédons en lui un modèle et un protecteur, dont l'exemple sur la terre et le crédit au ciel nous sont d'un précieux secours.

* *

S. Joseph a éprouvé, dans sa chair et dans son cœur, la peine des hommes.

Il fut soumis à la loi universelle du travail, qui pèse sur tous d'un poids très lourd, depuis que le péché originel a modifié, dans le sens que vous savez, la condition humaine. Le Créateur l'avait introduite dans le monde comme un agrément ajouté aux autres ; la désobéissance de nos premiers parents en a fait une tâche, une *besogne,* nécessitant l'effort et la fatigue Jésus ne l'a pas épargné à son père adoptif, parce qu'il voulait que nous ayons, dans cet humble charpentier de village, un beau modèle de devoir généreusement accompli.

Joseph, semblable aux autres artisans de Nazareth et de tous les pays, gagnait son pain de chaque jour à la sueur de son front. Dès le matin, il se penchait sur son établi, qu'il ne quittait que le soir, à moins qu'il dût aller, de maison en maison, pour quelque réparation urgente... On l'entendait frapper, raboter... Il ne s'arrêtait que pour essuyer la sueur qui perlait à son front ; il se fatiguait ; il avait les mains calleuses... Il ne connaissait de repos que la journée finie, quand il se retrouvait en famille prenant, entre Jésus et Marie, son repas, goûtant la paix en leur chère compagnie, et rendait grâce à Dieu, avant de s'étendre sur sa couche pour dormir.

* *

Le travail n'était pas sa seule épreuve. Il fut, en outre, victime de l'égoïsme : cette plaie terrible, qui, dans tous les temps, vient douloureusement troubler les relations humaines et multiplier les misères.

C'était à Bethléem, la veille de Noël. Joseph allait de porte en porte solliciter un asile pour la nuit et les jours suivants. Il avait beau essayer d'apitoyer les gens sur la situation de Marie, fatiguée par le voyage et le fardeau sacré qu'elle portait en son sein. Il ne recueillait que refus, peut-être ici ou là que rebuffades. Même à l'hôtellerie, où s'entassaient des voyageurs peu fortunés... Imaginez sa souffrance : moins sa souffrance personnelle, pourtant si grande, certes, d'homme impuissant à venir en aide aux êtres chers dont il avait la charge, que celle qu'il prévoyait, du fait de l'égoïsme des gens, pour sa sainte épouse et l'Enfant qui « venait chez les siens et que les siens ne voulaient pas recevoir ». Je crois volontiers qu'en cette pénible circonstance, il a pleuré, versé de ces larmes d'hommes qui inspirent tant de pitié !

Ah ! les mœurs sont bien partout les mêmes : s'il avait pu offrir quelque chose ; s'il avait pu ouvrir une bourse abondamment garnie de talents, soyez sûrs qu'on lui eût fait place, risque à en chasser d'autres... Mais il n'avait rien ou pas grand'chose; il était pauvre, donc il n'était pas intéressant ; on ne lui reconnaissait qu'un droit : passer son chemin et aller quêter ailleurs : ailleurs, c'est-à-dire parmi les bergers et les troupeaux de la montagne !...

* *

Victime de l'égoïsme, Joseph le fut aussi de la méchanceté des hommes. Pour éviter la cruauté d'Hérode et des bandits à sa solde, il dut quitter sa petite maison de Bethléem, où il commençait, après le passage des Mages, à écouler des jours heureux entre la Mère et l'Enfant. Il connut le triste sort des évacués. Il fut lui aussi *un réfugié,* obligé de chercher asile au loin, dans un pays inconnu : le spectacle que nous avions naguère sous les yeux nous donnait une idée de ce qu'il endura. Et encore, sa situation était-elle plus tragique que celle de nos réfugiés, à nous : eux, ils venaient chez des compatriotes, qui leur avaient réservé un accueil fraternel ; lui, il arrivait en Egypte, à l'étranger, où personne ne l'attendait et où rien n'avait été préparé pour le recevoir.

* *

Le plus intéressant à retenir, ce n'est pas tant ce que Joseph a souffert que la façon dont il a su souffrir.

Nous remarquons d'abord — c'est, en effet, remarquable — qu'il ne laisse échapper aucune plainte : il est le grand silencieux. Pourquoi ? sinon parce qu'il sait, en tout, dans la peine comme dans la joie, reconnaître la volonté de Dieu. Il s'y soumet ; il adore. C'est sa prière, celle de Marie, son épouse : « Qu'il me soit fait selon votre parole ; je suis la servante du Seigneur » ; celle de Jésus : « Père, que votre volonté soit faite ! »

Bien mieux : il trouvait la consolation, la force dont sa faiblesse humaine avait besoin, dans sa constante union au Christ, pour qui il endurait tout, sa fatigue et sa douleur.

Voilà notre modèle. Comme nous saurions mieux supporter les épreuves de cette vie si, à son exemple, nous voulions tout considérer sous l'angle de la foi, nous soumettant, sans murmure, à la divine Providence, dont les desseins ne sont pas toujours compréhensibles à notre pauvre raison, mais qui nous aime, qui nous guide, qui ne veut que notre bien : nous le comprendrons un jour, peut-être dès ici-bas, en tout cas, sûrement là-haut, dans la lumière éternelle. Ainsi soit-il.

CAUSERIES LITURGIQUES

VI

LE TEMPS DU CARÊME

Est-il besoin de rappeler que le carême a été institué comme une préparation à la fois à la fête de Pâques, au baptême des catéchumènes et à la réconciliation des pénitents. Quoi qu'il en soit de ses origines, c'est un temps de pénitence, et la liturgie du carême reflète cette mystique.

* *

Les textes liturgiques du carême évoquent, en effet, Jésus, maître et modèle de l'expiation volontaire et nous demandent de nous inspirer des sentiments qui ont guidé le Sauveur. Il semble que cette leçon de la liturgie du carême se retrouve dans tous les offices depuis le mercredi des cendres jusqu'au dimanche des Rameaux ; mais dans l'épître aux Philippiens, qu'on lit en ce dimanche, S. Paul nous dit clairement : « Ayez en vous les sentiments qu'avait en lui le Christ Jésus qui, étant Dieu par nature, ne s'est pas attaché avidement à son égalité avec Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, se faisant semblable aux hommes... Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix » (II, 5-8).

Voilà les sentiments que veut nous inspirer la liturgie du carême. Chrétiens, vous n'accepterez donc pas, en ce saint temps, que la dissipation envahisse votre âme. Pénétrés des sentiments de Jésus souffrant et expirant pour nous, vous vous plierez, dans toute la mesure possible, aux disciplines de la pénitence chrétienne.

* *

Le mot de « carême » vient de *quadragesima*, quarantième jour avant Pâques. Le carême dure quarante jours, puisqu'on y consacre les six dernières semaines avant Pâques, moins les dimanches et plus les quatre jours qui, depuis le mercredi des cendres, précèdent le premier dimanche (42 — 6 + 4 = 40). Il y a toujours eu, dans l'Eglise universelle, un jeûne préparatoire à la fête de Pâques ; mais c'est l'Eglise romaine, au Ve siècle, qui semble avoir établi le carême sous sa forme actuelle.

Aux messes de carême, comme à la Septuagésime, ni *Gloria in excelsis*, ni *alleluia*, ni *Ite, missa est*. A la messe solennelle, le diacre et le sous-diacre ne portent pas la dalmatique, mais une chasuble pliée. Chaque jour de carême rappelle une *station* de Rome, c'est-à-dire l'église où le Souverain Pontife allait jadis célébrer la messe dite *stationale* [1].

Même si une fête de saint est célébrée en carême, on n'y lit pas l'*alleluia*, remplacé par le trait ; mais on y récite le *Gloria in excelsis* et la messe se termine par l'*Ite, missa est*. Toutefois, si la messe n'est pas de rite double de seconde classe, le prêtre est toujours libre de célébrer la messe de la férie, avec les ornements violets. La messe conventuelle, si elle est unique, doit être de la férie.

* *

Ces messes de carême sont très belles et chaque jour a sa messe propre. Du mercredi des cendres au dimanche de la Passion exclu, la messe comporte trois oraisons : la première, du jour ; la seconde, pour demander les suffrages des saints ; la troisième, pour les vivants et les défunts. Cette dernière oraison est bien faite pour attirer notre attention sur notre destinée éternelle et sur notre faiblesse dont il faut savoir nous défier.

Après les oraisons de la « postcommunion », on ajoute, en semaine, une quatrième oraison « *sur les fidèles* ». Ceux-ci doivent incliner la tête pendant sa récitation : *humiliate capita vestra Deo*. L'épître, aux jours de semaine, est toujours empruntée à l'Ancien Testament ; souvent elle rejoint, en des sens parfois très divers, la portée doctrinale ou mystique de l'Evangile. C'est, en général, le germe chrétien, contenu dans l'Ancien Testament, et dont on trouve le développement dans l'Evangile.

Comme l'évangile de la férie est toujours propre, on doit le réciter à la fin de la messe des saints (p. ex. S. Joseph, l'Annonciation, les Sept-Douleurs de la Ste Vierge). Aux messes des saints de rite double, il n'y a, en principe, que deux oraisons, celle de la fête et celle de la férie.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

IX

L'ÉGLISE DE JÉRUSALEM PERSÉCUTÉE

La persécution s'étend à toute l'Eglise de Jérusalem, ce qui va provoquer la dispersion des fidèles (ch. VIII). Le meurtre de S. Etienne fut le signal de cette persécution. En grand nombre les chrétiens, c'est-à-dire tous ceux qui purent, sans trop de diffités quitter Jérusalem, passèrent en Samarie. Les Apôtres restèrent, regardant Jérusalem comme le poste où leur Maître les avait placés. Ils attendaient

[1] A la fin du IVe siècle, la messe papale n'était pas le privilège exclusif d'une basilique ou d'une église. Les sanctuaires particulièrement plus mémorables lui servaient de cadre, à tour de rôle, suivant un ordre déterminé d'avance. L'église choisie s'appelle église stationale et la messe « station. »